

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les mouches du plafond

Réjean Beaudoin

Volume 28, Number 3 (165), June 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1986). Review of [Les mouches du plafond]. *Liberté*, 28(3), 126–131.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RÉJEAN BEAUDOIN

Les mouches du plafond

*L'impression de pénétrer en pleine moiteur amazonienne. Corps en sueur. Enlacés. Comment traverser sans coupe-coupe ce fouillis de bras, de jambes, de sexes et d'odeurs enchevêtrés.*¹

1. Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer?*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p.123.

Il n'est pas du tout courant, il est même tout à fait rare dans ce qu'on appelle la littérature, de désigner nommément ce dont on parle, de l'énoncer clairement, voire même de s'y adresser exclusivement, d'en faire le foyer d'où rayonnent les mots rassemblés sur la page. Le plus souvent les phrases auront l'air de surgir à l'improviste sous la plume d'un inconnu plus ou moins célèbre. Lire me fatigue lorsque personne n'a pris la peine d'imaginer avant moi la disposition qu'il me faudrait improviser pour que les mots imprimés prennent, je ne dirai pas un sens (qui peut encore en attendre, même des livres?), mais au moins quelque conformation sensible. Les récits divaguants, les pseudo-poèmes, la prose approximative à la mode audio-visuelle, des draps tachés et des murs de ruelles, des yeux maquillés et des graphitis, voilà de quoi meubler la vitrine du libraire dont le capharnaüm a pris la devanture, tout ça enveloppé de sauce piquante ou servi froid comme du langage déconstruit. Comment le lecteur contemporain survit-il à ce régime? Ce lecteur mériterait bien qu'on en fasse l'éloge. Il me semble qu'il a bien du courage à s'entê-

ter au milieu du peuple des vidéophages et autres sondeurs d'opinion. La littérature se porte comme elle peut, mais il suffit de prédire sa mort, comme la vieille femme que l'on sait, pour que son cadavre, qu'on croyait déjà froid, se lève pour nous contredire. Il m'arrive pourtant de ne voir partout que des textes manifestant un état de décomposition avancé.

Il me faut en donner des exemples. J'ai dû forcément séjourner dans ce remugle pour en respirer la graisse rance. Je suis tout étourdi de cette mésaventure. Je prie donc qu'on me pardonne quelques outrances d'expression, mais c'est qu'il y va de la vie même de mon imagination. Je ne veux pas succomber « Dans cette nuit où je transpire. »² Je n'ai rien contre les nègres, rien non plus contre l'érotisme, mais je tiens beaucoup à déclarer que le roman de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer?*, est une parfaite ineptie. L'exercice m'a paru exténuant malgré la promesse du titre. Le livre a été acclamé sur la foi d'une telle réclame gouailleuse, probablement parce que chacune de ses phrases de style parlé réussit à tout réduire à une platitude exemplaire, peut-être aussi parce qu'on a fait mine de croire que le livre traitait de sexualité, alors qu'il ne traite de rien du tout, ce qui n'est pas un tort en soi, bien sûr, mais l'ennui ne vient pas tant ici de la vulgarité que de la bêtise. Le métier de lire devient vraiment impossible lorsqu'un individu, qui a évidemment le droit d'être nègre, profite impunément de la liberté d'être auteur, sous prétexte que le carré St-Louis est un merveilleux terrain de chasse pour la drague, l'audition du jazz et la lecture du Coran. Et pour ce qui est de l'érotisme, je maintiens qu'il y en a davantage dans une pensée de Pascal que dans toute la prose de Laferrière.

*maigre à manger des mots
gratter le verbe par le travers
faire palpable*³

Je me demande en vertu de quelle ingrate fatalité le recueil de vers d'un poète avantageusement connu

2. Denis Vanier, *Cette langue dont nul ne parle*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 53. Ce livre, déjà léthal en lui-même, est de plus embaumé d'une préface cinéraire de Jean Basile.

3. Bernard Pozier, *Bacilles de tendresse*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1985, p. 32.

n'est, neuf fois sur dix, qu'un assemblage de «flashes» entièrement prévisible jusqu'à la mise en page, jusqu'aux blancs étudiés de la respiration du vide. La poésie colle de nos jours à l'empâtement gluant d'une existence modelée par les médias. La table des matières divise ainsi l'architecture verbeuse d'une autre plaquette: «textes au laser / textes au latex / aventures clavigraphes».

*la machine fonctionne
les mots s'additionnent
mais sait-on jamais si l'écriture progresse
si un langage se construit
et s'il parlera à quelqu'un⁴*

4. *Id.* p. 100.

Que voilà une interrogation pertinente! Ailleurs on apprend que le poète écoute la radio, qu'il roule en automobile (il précise le modèle), qu'il se délecte de vidéoclips, etc. Et dire que j'espérais tromper quelques heures de la triviale du quotidien en ouvrant ce livre. Je veux préciser l'envergure de mon dépit: je ne reproche pas à Bernard Pozier de ne pas transcender l'actualité de la désolation, je constate seulement l'annulation de la distance, de la nuance et de toute possible différence entre son écriture et le son rendu hors d'elle par l'environnement banalisé de nos décors électrifiés. Je lis pareille continuité comme une conspiration contre l'intelligence tout court, sans même parler de poésie. Je ne suis pas spécialement mal disposé à l'endroit du monde où l'on vit, mais écrire les modulations de fréquence de «ces clichés d'Amérique fastasmes hyperboliques»⁵ n'a selon moi rien à voir avec une entreprise poétique, à moins d'admettre que la poésie baigne toute la planète saturée d'ondes relayées par satellites.

5. *Id.* p. 63.

*A la pensée que ces riens nous étaient comptés
(s'asseoir dans un café, laisser filer les mots sur
le film, l'exposition que l'on vient de voir,
l'allure d'un passant...) ... des larmes m'ont prise
de court⁶*

6. Suzanne
Lamy, *La
Convention*,
Montréal,
VLB éditeur,
1985, p. 54.

La prose et la poésie semblent se placer d'ailleurs sur le même plan à cet égard et n'avoir d'autre ambi-

tion que de répéter l'immédiateté navrante d'un univers aplati au gré des divers stimuli qui nous en signalent encore le grésillement instantané et leur esthétique commune se distingue mal de la promotion publicitaire, moins l'identification nette du produit. Le dernier récit, la dernière chanson, le dernier poème se valent entièrement. On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour chasser du langage tout ce qui pourrait faire soupçonner que l'univers n'est pas complètement réductible à l'expérience quotidiennement tronquée que nous en avons. Le titre du petit (dans tous les sens du terme) livre de Suzanne Lamy, *La Convention*, me frappe comme un symptôme: il semble que ce soit en vertu d'une loi arbitraire que nous nous retrouvions piégés dans un monde sans épaisseur, un drame muet dont les gestes, le décor et les acteurs même ne comptent guère plus qu'autant d'accessoires de scène après la représentation. Un tel texte se consume comme un produit consommé, sans plus laisser de traces dans la vie du lecteur que sa dernière cigarette. Fumisterie très exactement. Propos sans queue ni tête. Déambulation dans un corridor. Regard exorbité sur les mouches du plafond.

*Je suis passée devant les chaises alignées le long
du mur dans le couloir vide, une rouge, une
jaune, une rouge, une jaune, une rouge...⁷*

7. *Id.* p. 77.

J'en étais là dans mon infortune lorsque je consentis enfin à ouvrir *L'Absence* de Pierre Vadeboncœur. J'avais plusieurs fois ajourné ce moment. Il vaut parfois la peine d'attendre. Je crois même que j'ai tout fait pour ne pas lire ce livre, étrangement le seul dont la lecture aurait dû me suffire pour m'épargner ceux dont je viens de parler. C'était la réponse attendue au tombereau des nouveautés et aux turpitudes du jour. «Il y a donc, c'est certain, un tiers mode d'existence.»⁸ Je ne l'aurais certainement pas admis avec autant de docilité sans l'inanité de l'indigeste pâture que je venais d'avalier. Vadeboncœur ne prouve rien, ni ne veut rien prouver, comme il le

8. Pierre Vadeboncœur, *L'Absence*, essai à la deuxième personne, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 51.

répète volontiers dans ce livre qui parle d'expérience, mais l'aridité du terrain littéraire où tombe son verbe rare le confirme peut-être mieux que son essai lui-même qui ne manque pourtant pas de force pour convaincre. Il suffit qu'un seul écrivain se livre entièrement au monde révélé dans l'amour et dans l'art pour qu'aussitôt surgisse la forme qui fait partout défaut et dont la hantise continue cependant à nous faire lire, aimer, écrire, en un mot «vivre indirectement». Car l'objet de toute humaine aventure ne peut être atteint que partiellement par l'expérience immédiate. Voilà ce que l'humanité sait depuis toujours et que notre époque a seule désappris.

L'une des leçons majeures des dix-neuf textes brefs qui composent cet essai, c'est justement la nécessité absolue d'une médiation, d'un détour, d'une saisie méditative. L'être aimé, l'objet peint ou dessiné, le sujet d'un roman manifestent et réalisent quelque chose qui ne doit plus rien à la fragilité singulière de la personne que l'on aime, du paysage ébauché ou de l'histoire racontée. «J'accède enfin, par procédé indirect, au toucher le plus direct qui soit jamais possible (p. 23).» L'occasion de l'expérience directe qui supporte ce «supplément d'être», cette «existence tierce» effleurée par le hasard d'une image, émotion réalisée sous une forme sensible, la vie ordinaire et banale où cette transformation trouve sa source d'ailleurs nullement rare, cela n'en est pas moins sauvé, retiré de ce fleuve qui laisse couler toute vie vers la mort. L'amour et l'art jettent un pont par où s'établir (même imparfaitement) dans un être qui se rit de l'insignifiance de la mort et «dans une espèce d'extraterritorialité par rapport à nous-mêmes et aux contingences de toutes sortes (p. 55)».

La manière de l'essayiste n'est pas sans méthode, bien que l'intuition inspire puissamment sa démarche. Je dirais même qu'il y a un système à l'œuvre dans le texte de Vadeboncœur et que c'est un système précis et rigoureux, d'une efficacité sans faille. La thèse est là, quoi que l'auteur en dise et elle est admirablement soutenue. Mais la thèse n'est pas le tout de

l'entreprise, loin de là, elle ne va pas se placer sottement au devant de la scène pour déclamer sa démonstration préconstruite (ou déconstruite, c'est tout un). La thèse n'est pas décidée d'avance, elle se forme sous nos yeux et avec de vivants matériaux, voilà toute la différence. «Je pratique les choses, je ne les enseigne pas (p. 72).» L'auteur des *Deux Royaumes* poursuit ici sa théorie de l'art et de l'art littéraire, mais il le fait toujours sans quitter l'étude attentive de sa propre expérience et en laissant le tremblement et l'indécision de celle-ci l'emporter sur toute prédisposition de méthode. Il propose, semble-t-il, le moyen de ne pas sombrer dans le mirage de l'immédiateté des choses qui happe tant de nos contemporains: «L'art désigne les choses non pas en se tournant vers elles comme on fait d'ordinaire mais en s'en éloignant (p. 72)».